

Extrait

Déjà de loin, il vit que la porte était ouverte. L'icône était là. Le pape Stéphane enjamba le seuil de la porte et entra. Mais il ne parvint pas à faire deux pas sans sursauter et resta comme pétrifié sur place. En face de lui, posée contre le mur, se dressait une icône grande et neuve. Mon Dieu ! Et quelle icône ! Comme une forme immatérielle, un esprit vivant, une vision secrète...

L'icône était de Jésus Christ. Elle était grande, une de ces icônes que l'on place des deux côtés des portes royales. C'était la première fois que le pape Stéphane voyait une telle icône. Telle qu'elle était réalisée, elle était complètement éloignée de toutes les règles et images de la peinture religieuse. Jésus n'était pas assis sur un trône avec cette grandeur royale comme il sera assis dans son jour de gloire. Il n'était pas non plus comme le représentent d'autres, entouré de nuages, ou bien au milieu du paysage lourd et stérile du désert. Sur l'icône que regardait le pape Stéphane on voyait quelque chose de complètement différent. Deux tons principaux dominaient ici, deux grosses tâches devant tout le reste : une bleue et une jaune. On voyait tout d'abord un ciel haut et infini, et ensuite, une plaine jaune sans fin sous ce dernier, une plaine de champs murs et prêts à la récolte. C'est dans ces champs que Jésus marchait. Autour de lui se répandait une mer dorée, se perdant et se trempant dans l'horizon lointain et indéfini. Mais la figure même de Jésus était grande et proche. On voyait clairement les tiges entremêlées et les épis qui recouvraient partiellement ses pieds. Parmi le blé brillaient des coquelicots écarlates et des bleuets azurs. Jésus restait tout de même bien au-dessus de la surface des champs. Ses habits avaient leurs couleurs typiques – rouge et bleu, la figure était reconnaissable, son visage était le même. Mais il n'y avait aucune trace de ce calme imperturbable, inatteignable et même sévère, il n'y avait pas non plus cette beauté raffinée, comme sur les icônes les plus répandues. Ses habits étaient sans brillance, sans drapé, assombris et poussiéreux, son visage était maigre, hâlé par le soleil, inquiet et triste, son regard était préoccupé et sage. Et alors que la main droite était levée pour bénir, la gauche se tendait au-dessus des champs en un geste plein d'amour et de compassion. Jésus bénissait le fruit abondant de la terre, il bénissait aussi la fin du dur labeur humain.

Le pape Stéphane ne pouvait détacher ses yeux de cette icône. Il oublia où il se trouvait et pourquoi il était venu. Il se reprit enfin et chercha l'icône des yeux.

- Nedko ! s'écria le pape Stéphane.

- Venez, mon père, venez ! répondit sourdement l'icône, comme par dessous-terre.

- Mais c'est que tu as déjà fini ! commença joyeusement le pape Stéphane. Ah ! Elle est belle, très belle ! Tu as fait une merveille, Nedko, une merveille !

C'est comme si le vieux Nedko n'entendait et ne comprenait pas ce qu'on lui disait. Il se taisait, toujours aussi pensif et replié sur lui-même. Un grand changement avait eu lieu en lui : il avait maigri encore plus et tremblait tout entier, comme s'il était fiévreux. Il y avait de la souffrance et du chagrin sur son visage. Le pape Stéphane lui adressa un regard préoccupé.

- Nedko, lui dit-il, tu ne m'as pas l'air très bien. Tu n'es pas malade ?

- Non mon père, je n'ai rien. Je vais bien, Dieu soit loué.

Le pape Stéphane avait recommencé à observer l'icône.

- Elle est belle, très belle. Répétait-il. Elle est belle. Mais pourquoi l'as-tu faite ainsi ? Elle n'est pas comme d'autres que j'ai pu voir, où Jésus est assis, tient l'Évangile ou bien est debout mais... c'est autre chose. Mais ici... et ces champs. Pourquoi l'as-tu faite ainsi Nedko ?

L'icône tourna son regard vague vers lui.

- C'est ainsi que je l'ai vu mon père, dit-il.

- C'est comme ça que tu l'as vu ? Qui ça ?

- Lui, mon père. Je l'ai vu comme ça, comme Il est sur l'icône. Comme tu le vois maintenant. C'est comme ça que je l'ai vu.

Après cela, le vieux Nedko commença à parler doucement, presque en chuchotant, en s'arrêtant souvent, pris par l'émotion. Il commença par le commencement. Il raconta à quel point il avait voulu tenir sa parole, ne plus boire et se concentrer sur son travail. Il était allé en ville, il avait acheté de la peinture et tout ce qu'il lui fallait. Et il avait commencé. Mais ça n'allait pas du tout. Pas du tout du tout ! Il commençait, n'aimait pas ce qu'il faisait, et il l'abandonnait. Il recommençait de nouveau, et c'était la même chose. Rien n'en ressortait. Par peine, par rage, ou peut-être plutôt par faiblesse humaine, il n'avait pas pu tenir et s'était remis à boire.

- J'étais malade de tristesse, mon père, racontait-il. J'en avais l'envie de mourir. Un soir je me suis allongé juste ici. J'étais malade, brûlant de fièvre tout entier, le sommeil ne me venait pas... Combien de temps est passé ainsi, je l'ignore, j'ignorais aussi ce qui m'arrivait, étais-je éveillé ou bien m'étais-je assoupi ? Tout d'un coup, une lumière emplît la chambre entière, claire et opaque, comme un brouillard blanc. Je n'y voyais rien au départ. Mais voilà, dans cette lumière Il est apparu. Et exactement comme tu le vois maintenant. Et les champs étaient comme ça autour de Lui. Et Il était calme et bienveillant et si miséricordieux, si miséricordieux. « Rédempteur ! - m'écriais-je. Mon Dieu ! Jésus Christ ! » La lumière s'éteignit et Il disparut. Je me suis levé, l'aube pointait. J'ai posé la planche et j'ai commencé à travailler. Tout était plus léger. Ma main répétait ce que mes yeux avaient vu.

Le vieux Nedko se tut. Il respirait lourdement, ses yeux brûlaient de passion.

- Et tu ne l'as plus vu ? demanda le pope Stéphane.

- Non je ne l'ai plus vu.

- Une affaire divine, une affaire divine.

*Traduction : Marie-Fanny Capin*